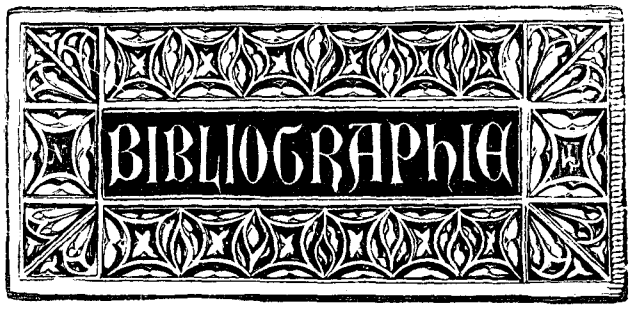

BRUMES GRISES ET RAYONS BLEUS, par Mlle Marcelle C...
Lyon, 1 vol petit in-8°.

C'est une bonne fortune, dont je suis heureuse, de pouvoir offrir aux lecteurs de la *Revue du Lyonnais* la primeur de quelques vers, extraits d'un petit volume destiné à un cercle restreint de parents et d'amis.

Brumes grises et Rayons bleus sont le vivant reflet de ce que Charles Foley appelle « une jolie âme ». Tout ce qui émeut, tout ce qui charme, tout ce qui attriste ou console un cœur de vingt ans, voilà ce que chante Mlle C... en un langage d'une infinie douceur. La mode est aux mémoires. Ne sont-ce point des *Mémoires* que ces récits écrits par une enfant qu'une santé débile a retenue au logis pendant les plus belles années de sa prime jeunesse? Goutte à goutte, comme des perles limpides, tombent de sa plume ces vers qui disent ses tristesses et ses espérances, ses affections et ses tendresses, en chantant aussi le printemps et les fleurs, l'automne et les ciels d'hiver.

La première pièce du recueil, adressée *à la Vierge de Lourdes*, tient lieu de préface et nous livre le secret du poète :

Je vous les donne à Vous, ô ma Vierge et ma Mère,
Tous ces rêves d'enfant où j'ai bercé mon cœur,
Quand la coupe pour moi, me semblait trop amère,
En les faisant chanter, je croyais au bonheur!

Ils m'ont rendu plus courts les jours gris et moroses,
Ils ont mis du soleil dans mon ciel attristé,
Et quand je les trouvais je croyais voir des roses,
Qui pour me réjouir me donnaient leur beauté.

Et tour à tour, nous les voyons passer ces rêves d'antan : *Manon ma chienne,* le *Petit Page,* réminiscence d'une légende lue autrefois ; et le souvenir des jours tristes :

Oh! les après-midi de dimanche, en été,
Quand le ciel est trop lourd et la fleur engourdie,
Lorsque devant les yeux s'étend l'immensité,
Plaine vague et dormante, image de la vie.

Rien ne rompt ce sommeil. Les cloches du couvent
Tintent, nous appelant aux vêpres du dimanche,
La sonnerie est triste et s'éteint lentement,
Et les chants des oiseaux s'endorment sous la branche.

Alors le cœur s'emplit de rêves douloureux,
Il souffre et ne sait pas d'où lui vient sa souffrance,
Il se balance, errant des abîmes aux cieux,
En un songe mêlé de crainte et d'espérance.
. . . . . .

Tous les isolés, tous ceux qui ont longuement souffert — et ils sont nombreux — retrouvent leurs propres sensations dans ces lignes d'une expression si juste.

Dans la poésie intitulée *A Maman,* c'est l'éclosion d'un cœur qui s'ouvre aux sentiments d'une sublime élévation et de la plus exquise délicatesse :

Le firmament profond nous donne des étoiles,
Dans les bois les oiseaux font vibrer leurs chansons,
Et le soleil, brillant dans l'espace sans voiles
Nous donne ses rayons.

Mais le plus doux poème en toute la nature,
C'est le parfum discret que répandent les fleurs,
Leurs baisers dans la nuit au fond de la ramure,
Mystère de bonheurs.

Tous nous voulons donner un double de notre âme,
Pour l'oiseau, c'est le chant s'envolant dans les cieux,
Pour la fleur, le parfum et pour le ciel en flamme,
Le soleil radieux.

Et pour le cœur humain, c'est l'amour d'une Mère,
Amour qui se répand sans donner la douleur,
Dont on peut dire : Amour ! sans murmurer : Chimère !
Plus fort que le malheur.

Oh ! l'amour infini ! C'est le cœur d'une femme,
C'est le cœur maternel que tous nous connaissons,
C'est le soleil que Dieu, Mère, a mis dans votre âme,
Et que nous bénissons.

Et, plus loin, dans *Lecture de Roman,* quelle malicieuse ironie :

Jeunes filles, c'est un mensonge
Que vous raconte ce roman,
L'amour ici-bas c'est un songe,
Qui chante et pleure à tout moment.

La rose meurt de ses tendresses,
Car son amant est papillon,
Et si l'amour a des ivresses,
Prenez garde..., ce n'est pas long.

L'automne, saison charmante de tièdes journées et de fruits dorés, ne va pas sans laisser dans les âmes rêveuses de mélancoliques impressions :

Oh ! le charme voilé de ces beaux jours d'automne !
Les bois veulent encor rire avant de mourir !
Le vent qui fait trembler leur mouvante couronne.
Semble un dernier soupir.

Les feuilles doucement se détachent des branches
En tombant, leur frisson semble un rêve très lent,
Et par les soirs de lune on voit des clartés blanches,
Miroiter en tremblant.

. . . . . .

Dans *Le Souvenir,* dédié à une amie, Mlle C... a mis tout ce que l'amitié la plus douce, la tendresse la plus aimante peuvent trouver

de charme et de grâce. Cette pièce est un fin joyau, plus précieux pour celle qui l'a inspirée qu'un écrin de diamants étincelants.

Si le souvenir était un oiseau,
Je vous l'enverrais mis dans une cage,
Il chanterait bien, il serait très beau,
Avec des yeux doux, un soyeux plumage,
Si le souvenir était un oiseau.

. . . . . .

Si le souvenir était un baiser,
Je le cacherais au cœur de la rose,
Et rose et baiser sans se reposer,
Voleraient vers vous disant une chose.....
Si le souvenir était un baiser.

. . . . . .

Mais le souvenir n'est pas un oiseau,
N'est pas un baiser, n'est pas une rose,
N'est pas un rayon qu'on cueille très haut,
C'est moins que cela..... c'est une autre chose,
Mais le souvenir n'est pas un oiseau.

Et le souvenir n'étant pas oiseau,
Je suis obligée, en l'ayant dans l'âme,
De garder pour moi son refrain si beau.
De garder pour moi votre bien, Madame,
Car le souvenir n'est pas un oiseau!

Nous arrêterons ici la cueillette dans cette corbeille de fleurs multicolores et variées, de nuances vives et parfois si tendres. Nous signalerons seulement le *Rêve*, un conte d'une très fine psychologie.

En fermant ce petit livre, remercions Mlle C... de nous avoir donné au milieu des incertitudes de l'heure présente, alors que le beau, l'idéal paraissent étouffés sous la marée montante de toutes les vilenies et de toutes les lâchetés, un moment d'apaisement et de délicieux repos. Pour tout le bien, Mademoiselle, que votre livre pourra faire dans les âmes sœurs de la vôtre, puissent à l'avenir les rayons bleus de votre radieuse jeunesse dissiper à jamais les brumes grises de votre enfance, envolées avec elle.

CLÉMENCE M***